

4.50
4500

JUL 1 1967
Ed. Brady

81



Mlle Dupont née en 1793
actrice de la Comédie F^{re} en 1811
Vols de Soulbrette Coll. sp^{er}

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE

EN VERS DISSILLABES,

Représentée sur le Théâtre de la Comédie
Française le 10 Octobre 1736.

Voltaire

Le prix est de trente sols.

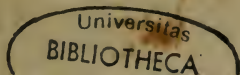


A PARIS;

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la
descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





P R E F A C E

DE L'EDITEUR.



L est assez étrange que l'on n'ait pas songé plutôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente Représentations. L'Auteur ne s'est point encore déclaré. On l'a attribuée à l'Auteur de la Henriade & d'Alzire : nous ne voïons pas trop sur quel fondement ; le stile de ces Ouvrages est si différent de celui-ci, qu'il ne permet guères d'y reconnaître la même main. On a prétendu qu'elle étoit d'un homme de la Cour déjà connu par des choses très-ingenieuses qu'on a de lui. On l'a donnée à un homme d'une profession plus sérieuse.

Quel que soit l'Auteur, nous présentons cette Piece au Public comme la premiere Comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds ; peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure : elle produira sur le Théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaisirs nouveaux, est toujours bien reçu.

P R E F A C E

Si la Comédie doit être la représentation des mœurs, cette Piece semble être assez de ce caractère: on y voit un mélange de sérieux & de plaisanterie, de comique & de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarée; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un pere gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, & quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre, de ce qui attendrit dans la chambre voisine; & la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une Dame très-respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui étoit en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écrioit en fondant en larmes: *Mon Dieu, rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans.* Un homme qui avoit épousé une de ses filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche, *Madame, dit-il, les gendres en sont-ils?* Le sens froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette Dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire; tout le monde la suivit en riant, & la malade ayant sçu de quoi il étoit question, se mit à rire comme les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute Comédie doive avoir des Scènes de bouffonnerie & des Scènes attendrissantes; il y a beaucoup de

DE L'ÉDITEUR:

très-bonnes Pièces où il ne regne que de la gaieté, d'autres toutes sérieuses, d'autres mêlées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes; il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, & si on me demandoit quel genre est le meilleur, je répondrois : *celui qui est le mieux traité.*

Il seroit peut-être à propos & conforme au goût de ce siècle raisonneur, d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la Comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues; l'admirable Moliere, Renard qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies petites Pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison & sans nous dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux Spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie, le Chevalier Menechme pris pour son frere, Crispin faisant son testament sous le nom du bon-homme Geronte, Valere parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa Cassette, Pourceaugnac, à qui on tâte le poulx, parce qu'on le veut faire passer pour fou. En un mot les méprises, les équivoques de ce genre, les travestissemens qui occasionnent ces méprises, les contrastes qui en sont la suite, excitent un rire général.

P R E F A C E.

Arlequin ne fait guères rire que quand il se méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui étoit si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique : il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vû ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux Spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caracteres ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie ; Trissotin & Vadius, par exemple, semblent être de ce genre, le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guères le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté incompatible avec le mépris & l'indignation.

Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe*, mais ce n'est pas de son hipocrisie, c'est de la méprise du bon-homme qui le croit un Saint, & l'hipocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourroit aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gaieté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes.

Ce seroit sur-tout aux Auteurs Dramatiques à

DE L'ÉDITEUR.

nous développer tous ces ressorts , puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner : ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition ; je suis trop de leur avis pour mettre un Traité de Philosophie au devant d'une Piece de Théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles.

Si on avoit toujours mis sur le Théâtre tragique la Grandeur Romaine , à la fin on en seroit rebuté. Si les Héros ne parloient jamais que tendresse , on seroit affadi :

O Imitatores servum pecus !

Les bons Ouvrages que nous avons depuis les Corneilles, les Molières, les Racines, les Quinaults, les le Bruns, me paroissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette piece est tombée, c'est que cela étoit d'une espece nouvelle ; il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espece.

ACTEURS.

EUPHEMON pere.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, Président de Coignac , second fils d'Euphemon.

RONDON, Bourgeois de Coignac.

LISE, fille de Rondon.

La BARONNE de Croupillac.

MARTHE, Suivante de Life.

JASMIN, Valet d'Euphemon fils.

La Scène est à Coignac.

L'ENFANT



L'ENFANT PRODIGE;
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
EUPHEMON, RONDON.

R O N D O N.



ON triste ami, mon cher & vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin!
Que je rirai! quel plaisir! que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!

Mais Mons ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

E U P H E M O N.

Quoi donc!

R O N D O N.

Tout fier de sa Magistrature;
Il fait l'amour avec poids & mesure;

2 L'ENFANT PRODIGE,

Adolescent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est à mon sens un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou, que l'air capable;
Il est trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah! je suis fait ainsi,
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encrouté.
Vous avez fait, beau-pere, ^{en} pere sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici.
Je donne tout à ce sot cadet-ci,
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la Présidence
De cette ville, oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut de Coignac Président,
Il fut un peu gonflé d'impertinence;
Sa gravité marche & parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sçait, en ai bien plus que toi,
Il est. . .

EUPHEMON.

Eh mais ! quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours ? ...

R O N D O ' N .

Va, va, laisse ; qu'importe,
Tous ces défauts, vois-tu, font comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien,
Il est avare, & tout avare est sage :
Oh ! c'est un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui,
Il est mon gendre, & ma Life est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-pere,
A faire ici donation entiere
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présens, futurs à Monsieur votre fils,
En reservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête,
Le tout en bref, arrêté, cimenté,
Pour que ce fils bien costu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence ;
Sans quoi soudain ma Life à d'autres pense.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y satisferai.

Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai ;

Je veux couler au sein de la retraite,

La triste fin de ma vie inquiète ;

Mais je voudrois, qu'un fils si bien doté,

Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté :

4 L'ENFANT PRODIGE,

J'ai vû d'un fils la débauche insensée;
Je vois dans l'autre une ame interessée.

R O N D O N.

Tant mieux, tant mieux;

E U P H E M O N.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

R O N D O N.

Voilà-t-il pas de vos jeremiades,
De vos regrets, de vos complaints fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprete,
Dans cet himen paroisse en trouble-fête ?

E U P H E M O N.

Non.

R O N D O N.

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

E U P H E M O N.

Non.

R O N D O N.

Qu'il vous batte & qu'il m'enleve Life,
Life autrefois à cet aîné promise,
Ma Life qui. . .

E U P H E M O N.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement.

R O N D O N.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son pere;

Pour succéder ?

EUPHEMON.

Non... Tout est à son frere,

R O N D O N.

Ah ! sans cela point de Life pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Life & mes biens aujourd'hui ,

Et son aîné n'aura pour tout partage

Que le couroux d'un pere qu'il outrage ;

Il le mérite , il fut dénaturé.

R O N D O N.

Ah ! vous l'aviez trop long-tems enduré ;

L'autre du moins agit avec prudence ;

Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !

Le libertin , mon Dieu , que c'étoit-là !

Te souvient-il , vieux beau-pere ? ah , ah , ah ;

Qu'il te vola , ce tour est bagatelle ,

Chevaux , habits , linge , meubles , vaisselle ,

Pour équiper la petite Jourdain ,

Qui le quitta le lendemain matin ;

J'en ai bien ri , je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes

Trouvez-vous donc à rapeller mes larmes ?

R O N D O N.

Et sur un As mettant vingt rouleaux d'or ,

Eh , eh !

EUPHEMON.

Cessez.

6 L'ENFANT PRODIGE,
R O N D O N.

Te souvient-il encor ,
Quand l'étourdi dut en face d'Eglise ,
Se fancer à ma petite Life ,
Dans quel endroit on le trouva caché ,
Comment, pour qui ? . . . Peste, quel débauché !

E U P H E M O N.

Epargnez-moi ces indignes histoires ,
De sa conduite impressions trop noires ;
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né
Pour m'épargner , pour ôter de ma vûe
Ce qui rapelle un malheur qui me tue ;
Votre commerce ici vous a conduit ,
Mon amitié , ma douleur vous y suit ;
Menagez-les , vous prodiguez sans cesse
La vérité , mais la vérité blesse.

R O N D O N.

Je me tairai , soit : j'y consens, d'accord ;
Pardon ; mais diable , aussi vous aviez tort ,
En connoissant le fougueux caractère
De votre fils , d'en faire un Mousquetaire.

E U P H E M O N.

Encor ?

R O N D O N.

Pardon ; mais vous deviez . . .

E U P H E M O N.

Je dois

Oublier tout pour notre nouveau choix ,

Pour mon cadet & pour son mariage ;
Ça, pensez-vous que ce cadet si sage,
De votre fille ait pû toucher le cœur ?

R O N D O N.

Affurément : ma fille a de l'honneur ,
Elle obéit à mon pouvoir suprême ,
Et quand je dis : allons , je veux qu'on aime ,
Son cœur docile & que j'ai sçu tourner ,
Tout aussi-tôt aime sans raisonner ;
A mon plaisir j'ai petri sa jeune ame ,

E U P H E M O N.

On veut pourtant douter qu'elle s'enflamme
Par vos leçons , & je me trompe fort ,
Si de nos soins votre fille est d'accord ,
Pour mon aîné , j'obtins le sacrifice
Des premiers vœux de son ame novice ;
Je sçais quels sont ces premiers traits d'amour ;
Le cœur est tendre : il saigne plus d'un jour.

R O N D O N.

Vous radotez.

E U P H E M O N.

Quoi que vous puissiez dire ,
Cet étourdi pouvoit très-bien séduire. . .

R O N D O N.

Lui ! point du tout , ce n'étoit qu'un vaurien ;
Pauvre bon-homme , allez ne craignez rien ;
Car à ma fille après ce beau ménage ,
J'ai défendu de l'aimer davantage ;

Ayez le cœur sur cela réjoui,
 Quand j'ai dit non , personne ne dit oui ;
 Voyez plutôt.

S C E N E II.

EUPHEMON , RONDON , LISE , MARTHE.

R O N D O N.

A Prochez , venez Lise ,
 Ce jour pour vous est un grand jour de crise ,
 Que je te donne un mari jeune ou vieux ,
 Ou laid ou beau , triste ou gai , riche ou gueux .
 Ne sens-tu pas des desirs de lui plaire ?
 Du goût pour lui , de l'amour ?

L I S E.

Non , mon pere.

R O N D O N.

Comment coquine !

E U P H E M O N.

Ah , ah , notre Féal !

Votre pouvoir va , ce semble , un peu mal ;
 Qu'est devenu ce despotique empire ?

R O N D O N.

Comment ! après tout ce que j'ai pû dire ,
 Tu n'aurois pas un peu de passion ,
 Pour ton futur époux ?

L I S E.

Mon pere , non.

R O N D O N.

Ne sçais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

L I S E.

Je sçais, mon pere, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré ;
Je sçais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le Ciel nous refuse en beauté :
Etre au dehors discrète & raisonnable ;
Dans sa maison douce, égale, agréable ;
Quant à l'amour, c'est tout un autre point ;
Les sentimens ne se commandent point ;
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage,
De mon époux le reste est le partage ;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter,
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un pere,
Ni par raison, ni par devant Notaire.

E U P H E M O N.

C'est à mon gré raisonner sensément ;
J'approuve fort ce juste sentiment :
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

R O N D O N.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant ;
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?

Jamais fans vous ma fille bien apprise,
N'eut devant moi lâché cette sottise.

à Lise.

Ecoutes, toi : je te baille un mari,
Tant soit peu fat & par trop renchéri ;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux ,
Et d'obéir à tout ce que je veux ;
C'est-là ton lot : & toi, notre beau-pere ;
Allons signer chez notre gros Notaire ,
Qui vous allonge en cent mots superflus
Ce qu'on diroit en quatre tout au plus ;
Allons hâter son bavard griffonnage ,
Lavons la tête à ce large visage ;
Puis je reviens après cet entretien ,
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

S C E N E I I I.

L I S E , M A R T H E .

M A R T H E .

M On Dieu ! qu'il joint à tous ses airs grotesques ;
Des sentimens & des travers burlesques !

L I S E.

Je suis sa fille , & de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur ,
Et sous les plis d'un front atrabilaire ,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un pere ;
Quelquefois même au milieu de ses cris ,
Tout en grondant il cède à mes avis ;
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne ,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers , il a grande raison ;
Mais lors qu'ensuite il ordonne que j'aime ,
Dieu ! que je sens que son tort est extrême !

M A R T H E.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat ?
J'épouserois plutôt un vieux soldat ,
Qui jure , boit , bat sa femme , & qui l'aime ,
Qu'un fat en robe enivré de lui-même ,
Qui d'un ton grave & d'un air de pédant
Semble juger sa femme en lui parlant ,
Qui comme un paon dans lui-même se mire
Sous son rabat , se rengorge & s'admire ,
Et plus avare encor que suffisant ,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

L I S E.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature ;
Mais que ferai-je ? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet himen prochain ,

12 L'ENFANT PRODIGE,

On ne fait pas comme on veut son destin ,
Et mes parens , ma fortune , mon âge ,
Tout de l'himen me prescrit l'esclavage :
Ce Fierenfat est , malgré mes dégoûts ,
Le seul qui puisse être ici mon époux ;
Il est le fils de l'ami de mon pere ,
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas ! quel cœur libre dans ses soupirs
Peut se donner au gré de ses desirs !
Il faut céder : le tems , la patience
Sur mon époux vaincront ma repugnance ;
Et je pourrai soumise à mes liens ,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

M A R T H E.

C'est bien parler , belle & discrète Lise ;
Mais votre cœur tant soit peu se déguise ,
Si j'osois . . . Mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

L I S E.

Quoi ?

M A R T H E.

D'Euphemon , qui malgré tous ses vices ,
De votre cœur eut les tendres prémices ,
Qui vous aimoit ;

L I S E.

Il ne m'aima jamais ;
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *s'en allant* ;

N'en parlons plus.

LISE *la retenant* ,

Il est vrai : sa jeunesse

Pour quelque tems a surpris ma tendresse ;

Etoit-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE *en s'en allant* ,

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *revenant* ,

De corrupteurs sa jeunesse entourée,

Dans les excès se plongeoit égarée.

Le malheureux ! il cherchoit tour à tour

Tous les plaisirs, il ignoroit l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire

Qu'à vous aimer il avoit mis sa gloire,

Que dans vos fers il étoit engagé ?

LISE.

S'il eut aimé, je l'aurois corrigé ;

Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,

Est en effet le plus grand frein du vice ;

Dans ses liens qui sçait se tenir,

Est honnête homme ou va le devenir ;

Mais Euphemon dédaigna sa maîtresse,

Pour la débauche il quitta la tendresse.

Ses faux amis, indigens scelerats,

Qui dans le piège avoient conduit ses pas,

Ayant mangé tout le bien de sa mere,
 Ont sous son nom volé son triste pere;
 Pour comble enfin, ces séducteurs cruels,
 L'ont entraîné loin des bras paternels,
 Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
 Pleuroient encor ses vices & ses charmes,
 Je ne prens plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frere enfin lui succede aujourd'hui.
 Il aura Lisé, & certes c'est dommage;
 Car l'autre avoit un bien joli visage,
 De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
 Dansoit, chantoit, étoit né pour l'amour.

LISÉ.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
 D'égaremens, de sottises étranges,
 On découvroit aisément dans son cœur,
 Sous ses défauts, un certain fond d'honneur.

LISÉ.

Il étoit né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
 Mais il n'étoit, me semble, point flatteur,
 Point médifant, point escroc, point menteur.

LISÉ.

Oui, mais,

M A R T H E.

Fuyons , car c'est Monsieur son frere.

L I S E.

Il faut rester , c'est un mal nécessaire.

S C E N E I V.

L I S E , M A R T H E , F I E R E N F A T.

F I E R E N F A T.

J E l'avouerai , cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroit de biens est l'ame d'un ménage,
Fortune , honneurs & dignitez , je croi.
Abondamment se trouvent avec moi ;
Et vous aurez dans Coignac à la ronde ,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela ,
Vous entendrez murmurer , *la voilà.*
En vérité quand j'examine au large ,
Mon rang , mon bien , tous les droits de ma Charge ,
Les agrémens que dans le monde j'ai ,
Les droits d'aïnesse où je suis subrogé ,
Je vous en fais mon compliment , Madame ?

M A R T H E.

Moi , je la plains , c'est une chose infâme.

Que vous mêliez dans tous vos entretiens

Vos qualitez, votre rang & vos biens ;

Etre à la fois & Midas & Narcisse ,

Enflé d'orgueil & pincé d'avarice ,

Lorgner sans cesse avec un œil content

Et sa personne & son argent comptant ,

Etre en rabbat un petit Maître avare ,

C'est un excès de ridicule rare ;

Un jeune fat passe encor ; mais ma foi ,

Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIER ENFANT.

Ce n'est pas vous probablement , ma Mie ;

A qui mon pere aujourd'hui me marie ;

C'est à Madame, ainsi donc s'il vous plait ,

Prenez à nous un peu moins d'intérêt ;

Le silence est votre fait... (à Lise) Vous Madame ,

Qui dans une heure ou deux ferez ma femme ,

Avant la nuit vous aurez la bonté

De me chasser ce Cadet effronté ,

Qui sous le nom d'une fille suivante ,

Donne carrière à sa langue impudente ;

Je ne suis pas un Président pour rien ,

Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE à Lise.

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme ;

Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme ,

Il pourroit bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE

M A R T H E.

Parlez-lui donc , laissez ces vains murmures.

L I S E.

Que puis-je hélas lui dire ?

M A R T H E.

Des injures.

L I S E.

Non , des raisons valent mieux ,

M A R T H E.

Croyez-moi ,

Point de raisons , c'est le plus sûr , *me fâi*

S C E N E V.

R O N D O N , Acteurs précédens.

R O N D O N.

MA foi ,

Il nous arrive une plaisante affaire.

F I E R E N F A T.

Eh quoi , Monsieur ?

R O N D O N.

Ecoute. A ton vieux pere ,

J'allois porter notre papier timbré ,

Quand nous l'avons ici près rencontré ,

Entretienant au pied de cette roche ,

Un voyageur qui descendoit du coche.

B

L I S E.

Un voyageur jeune....

R O N D O N.

Nenny vraiment,
 Un béquillard , un vieux ridé , sans dent ,
 Nos deux barbons d'abord avec franchise ,
 L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise ,
 Leur dos voutés s'élevoient , s'abaissoient ,
 Aux longs élans des soupirs qu'ils pouffoient ,
 Et sur leur nez leur prunelle éraillée ,
 Versoit les pleurs dont elle étoit mouillée.
 Puis Euphemon d'un air tout rechigné ,
 Dans son logis soudain s'est rencogné ;
 Il dit qu'il sent une douleur insigne ,
 Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe ,
 Et qu'à personne il ne prétend parler.

F I E R E N F A T.

Oh , je prétends moi l'aller consoler ,
 Vous sçavez tous comme je le gouverne ,
 Et d'assez près la chose nous concerne ,
 Je le connois ; & dès qu'il me verra ,
 Contrat en main , d'abord il signera ,
 Le tems est cher , mon nouveau droit d'aînesse
 Est un objet :

L I S E.

Non , Monsieur , rien ne presse.

R O N D O N.

Si fait, tout presse, & c'est ta faute aussi,
Que tout cela.

L I S E.

Comment, moi ! ma faute ?

R O N D O N.

Oui,

Les contre-tems qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

L I S E.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort ?

R O N D O N.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux troubles-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.



VOUS frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas , ces nœces , ces apprêts.

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie & s'essaie ;
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie ;
A mon avis l'Himen & ses liens ,
Sont les plus grands ou des maux ou des biens ;
Point de milieu , l'état du mariage
Est des Humains le plus cher avantage ;
Quand le rapport des esprits & des cœurs ,
Des sentimens , des goûts & des humeurs ,
Serrent ces nœuds tissus par la nature ;
Que l'amour forme , & que l'honneur épure :
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement ,
Et de porter le nom de son Amant !

Votre maison , vos gens , votre livrée ,
Tout vous retrace une image adorée ,
Et vos enfans , ces gages précieux ,
Nés de l'amour , en font de nouveaux nœuds :
Un tel himen , une union si chere ,
Si l'on en voit , c'est le Ciel sur la Terre ;
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté , son nom & son état ,
Aux volontez d'un maître despotique ,
Dont on devient le premier domestique ;
Se quereller , ou s'éviter le jour ,
Sans joie à table , & la nuit sans amour ;
Trembler toujours d'avoir une foiblesse ,
Y succomber ou combattre sans cesse ,
Tromper son maître , ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir ,
Gémir , sécher dans sa douleur profonde ,
Un tel himen est l'enfer de ce monde.

M A R T H E.

En vérité les filles , comme on dit ,
Ont un démon qui leur forme l'esprit :
Que de lumiere en une ame si neuve !
La plus experte & la plus fine veuve ,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris ,
N'en eut pas dit sur ce point davantage ;
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage ,

Auroient besoin d'un éclaircissement ,
 L'himen déplaît avec le Président ,
 Vous plairoit-il avec Monsieur son frere ?
 Débrouillez-moi de grace ce mystere ;
 L'aîné fait-il bien du tort au cadet ,
 Haïssez-vous , aimez-vous , parlez net.

L I S E.

Je n'en sçai rien , je ne peux & je n'ose
 De mes dégoûts bien démêler la cause ;
 Comment chercher la triste vérité ,
 Au fond d'un cœur , hélas , trop agité ?
 Il faut au moins pour se mirer dans l'onde ,
 Laisser calmer la tempête qui gronde ,
 Et que l'orage & les vents en repos ,
 Ne rident plus la surface des eaux.

M A R T H E.

Comparaïson n'est pas raison , Madame ;
 On lit très-bien dans le fond de son ame ;
 On y voit clair , & si les passions
 Portent en nous tant d'agitations ,
 Fille de bien sçait toujours dans sa tête
 D'où vient le vent qui cause la tempête ;
 On sçait. . . .

L I S E.

Et moi je ne veux rien sçavoir ;
 Mon œil se ferme , & je ne veux rien voir ;
 Je ne veux point chercher si j'aime encore
 Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;

Je ne veux point accroître mes dégoûts ,
 Du vain regret d'un plus aimable époux ,
 Que loin de moi cet Euphemon , ce traître ,
 Vive content , soit heureux (s'il peut l'être :)
 Qu'il ne soit pas au moins deshérité ;
 Je n'aurai pas l'affreuse dureté ,
 Dans ce contrat où je me détermine ,
 D'être sa sœur pour hâter sa ruine ;
 Voilà mon cœur , c'est trop le pénétrer ,
 Aller plus loin , feroit le déchirer.

S C E N E I I.

LISE, MARTHE, un LAQUAIS.

un LAQUAIS.

LA bas, Madame, il est une Baronne
 De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

le LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement ,
 Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas sur quoi ?

MARTHE.

Sur votre himen sans doute.

LISE.

Ah, c'est encor tout ce que je redoute,

B iij

Suis-je en état d'entendre ces propos ,
 Ces complimens , protocole des fots ,
 Où l'on se gêne , où le bon sens expire ?
 Dans ce travail de parler sans rien dire ;
 Que ce fardeau me pèse & me déplaît !

S C E N E I I I .

LISE, M^c CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la Dame.

LISE. *qui se sent elle*

Oh ! je vois bien qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse ,
 Un peu plaideuse & beaucoup radoteuse.

LISE.

Des sièges donc. Madame... pardon si... :

M^c CROUPILLAC.

Ah Madame ! ...

LISE.

Eh Madame !

M^c CROUPILLAC.

Il faut aussi.

LISE.

S'asseoir Madame.

M^e CROUPILLAC *assise*.

En vérité , Madame ,

Je suis confuse , & dans le fonds de l'ame

Je voudrois bien. . . .

L I S E.

Madame ?

M^e CROUPILLAC.

Ah ! je voudrois

Vous enlaidir , vous ôter vos attraits ;

Je pleurs hélas ! vous voyant si jolie.

L I S E.

Consolez-vous , Madame.

M^e CROUPILLAC.

Oh ! non , ma Mie ,

Je ne sçaurois , je vois que vous aurez

Tous les maris que vous demanderez ;

J'en avois un , du moins en espérance ;

Un seul hélas ! c'est bien peu , quand j'y pense ;

Et j'avois eu grand peine à le trouver ;

Vous me l'ôtez , vous allez m'en priver ;

Il est un tems ; ah ! que ce tems vient vite ,

Où l'on perd tout , quand un Amant nous quitte ,

Où l'on est seule , & certe il n'est pas bien ,

D'enlever tout à qui n'a presque rien.

L I S E.

Excusez-moi si je suis interdite

De vos discours & de votre visite ;

Quel accident afflige vos esprits ?

Qui perdez-vous , & que vous ai-je pris ?

M^e. CROUPILLAC.

Ma chere enfant , il est force bégueules ,
 Au teint ridé , qui pensent qu'elles seules ,
 Avec du fard & quelques fausses dents ,
 Fixent l'amour , les plaisirs & le tems.
 Pour mon malheur hélas ! je suis plus sage ,
 Je vois trop bien que tout passe , & j'enrage.

L I S E.

J'en suis fâchée , & tout est ainsi fait ;
 Mais je ne puis vous rajeunir.

M^e CROUPILLAC.

Si fait :

J'espere encore ; & ce seroit peut-être
 Me rajeunir , que me rendre mon traître.

L I S E.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

M^e CROUPILLAC.

D'un Président , d'un ingrat , d'un époux ,
 Que je poursuis , pour qui je perds haleine ,
 Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

L I S E.

Eh bien , Madame ?

M^e CROUPILLAC.

Eh bien , dans mon printems ,
 Je ne parlois jamais aux Présidens ,
 Je haïssois leur personne & leur stile ;
 Mais avec l'âge on est moins difficile.

L I S E.

Enfin Madame ?

M^c CROUPILLAC.

Enfin il faut sçavoir ,
Que vous m'avez réduite au desespoir.

L I S E.

Mais en quoi donc ?

M^c CROUPILLAC.

Je vis dans Angoulême ,
Veuve & pouvant disposer de moi-même ;
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat ,
Etudioit apprentif Magistrat ;
Il me lorgnoit , il se mit dans la tête ,
Pour ma personne un amour mal-honnête ,
Bien mal-honnête hélas ! bien outrageant ;
Car il faisoit l'amour à mon argent ;
Je fis écrire au bon-homme de pere ,
On s'entremet , on poussa bien l'affaire ,
Car en mon nom souvent on lui parla ,
Il répondit qu'il verroit tout cela :
Vous voyez bien que la chose étoit sûre.

L I S E.

Oh oui.

M^c CROUPILLAC.

Pour moi j'étois prête à conclure ;
De Fierenfat alors le frère aîné ,
A votre lit fut , dit-on , destiné.

L I S E.

Quel souvenir !

M^e CROUPILLAC.

C'étoit un fou, ma chere ,
Qui jouissoit de l'honneur de vous plaire ,

L I S E.

Ah !

M^e CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé ,
Et de son pere ayant pris son congé ,
Errant , proscrit , peut-être mort , que sçai-je ?
(Vous vous troublez) mon Héros de Collège ,
Mon Président sçachant que votre bien
Est , tout compté , plus ample que le mien ,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes ;
De votre dot il convoite les charmes ,
Entre vos bras il est ce soir admis ;
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frere en frere ,
Vous emparer d'une famille entiere ;
Pour moi déjà par protestation ,
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château , mon douaire ,
Et le procès sera fait de maniere ,
Que vous , son pere & les enfans que j'ai ,
Nous ferons mort avant qu'il soit jugé.

L I S E.

En vérité je suis toute honteuse ,
Que mon himen vous rende malheureuse ,

Je suis peu digne hélas de ce courroux ,
Sans être heureux on fait donc des jaloux !
Cessez , Madame avec un œil d'envie ,
De regarder mon état & ma vie ;
On nous pourroit aisément accorder ,
Pour un mari je ne veux point plaider.

M^e CROUPILLAC.

Est-il possible ?

L I S E.

Oui, je vous l'abandonne.

M^e CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ;
Vous n'aimez point ?

L I S E.

Je vois très-peu d'attraits ,
Dans l'himénée , & nul dans les procès.

S C E N E I V.

Me. CROUPILLAC , L I S E , R O N D O N.

R O N D O N.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires ,
Qui font dresser les cheveux aux beaux-peres ;
On m'a parlé de protestation ,
Et vertubleu , qu'on en parle à Rondon ,

Je chasserai bien loin ces créatures.

M^e CROUPILLAC.

Faut-il encor essuier des injures ?

Monsieur Rondon, de grace écoutez-moi.

RONDON,

Que vous plaît-il ?

M^e CROUPILLAC.

Votre Gendre est sans foy ,

C'est un fripon d'espèce toute neuve ,

Galant , avare , écornifleur de veuve ;

C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

M^e CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison

Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses ?

M^e CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! si durement ?

RONDON.

J'en aurois fait de bon cœur tout autant.

M^e CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son pere.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

M^e CROUPILLAC.

L'affaire

Est effroyable , & le beau sexe entier

En ma faveur , ira par tout crier.

R O N D O N.

Il criera moins que vous.

M^e C R O U P I L L A C.

Ah ! vos personnes

Sçauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

R O N D O N.

On doit en rire.

M^e C R O U P I L L A C.

Il me faut un époux ,

Et je prendrai lui , son vieux pere , ou vous,

R O N D O N.

Qui , moi ?

M^e C R O U P I L L A C.

Vous-même.

R O N D O N.

Oh , je vous en défie,

M^e C R O U P I L L A C.

Nous plaiderons.

R O N D O N.

Mais voyez la folie.

S C E N E V.

RONDON, FIERENFAT, LISE

RONDON *à Lise*

JE voudrois bien sçavoir aussi pourquoi,
 Vous recevez ces visites chez moi ?
 Vous m'attirez toujours des algarades ;
 Et vous, Monsieur, (*à Fierenfat*) le Roi des pédans fades,
 Quel sot démon vous force à courtoiser
 Une Baronne afin de l'abuser ?
 C'est bien à vous, avec ce plat visage ;
 De vous donner les airs d'être volage ;
 Il vous sied bien, grave & triste indolent ,
 De vous mêler du métier de galant ?
 C'étoit le fait de votre fou de frere :
 Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-pere ;

Je n'ai jamais requis cette union ;
 Je ne promis que sous condition ,
 Me reservant toujours au fond de l'ame ,
 Le droit d'avoir une plus riche femme ,
 De mon aîné l'exhérédation ,
 Et tous les biens en ma possession ,
 A votre fille enfin m'ont fait prétendre .
 Argent comptant fait & beau-pere & gendre.

RONDON.

Il a raison , ma foi , j'en suis d'accord.

LISE.

L I S E.

Avoir ainsi raison , c'est un grand tort.

R O N D O N.

L'argent fait tout. Va , c'est chose très-sûre ,
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure ,
D'écus tournois soixante pesans sacs ,
Finiront tous malgré les Croupillacs ;
Qu'Euphemon tarde , & qu'il me désespere ?
Signons toujours avant lui.

L I S E.

Non , mon père ,

Je fais aussi mes protestations ,
Et je me donne à des conditions.

R O N D O N.

Conditions ! toi , quelle impertinence !
Tu dis , tu dis ?

L I S E.

Je dis ce que je pense.

Peut-on goûter le bonheur odieux ,
De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?
Et vous , Monsieur , dans votre sort prospère ,
Oubliez-vous que vous avez un frere ?

F I E R E N F A T.

Mon frere ? Moi ? Je ne l'ai jamais vû ,
Et du logis il étoit disparu ,
Lorsque j'étois entor dans notre école ,
Le nez collé sur Cujas & Bartole ,
J'ai scû depuis ses beaux déportemens ;
Et si jamais il reparoit ceans ,

Consolez-vous, nous sçavons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galeres.

L I S E.

C'est un projet fraternel & chrétien ;
En attendant vous confisquez son bien ,
C'est votre avis ; mais moi je vous déclare ,
Que je déteste un tel projet.

R O N D O N.

Tarare ,

Va, mon enfant , le Contrat est dressé,
Sur tout cela le Notaire a passé.

F I E R E N F A T.

Nos peres l'ont ordonné de la sorte ,
En Droit écrit leur volonté l'emporte ;
Lisez Cujas chapitre cinq , six , sept :
» Tout libertin de débauches infect ,
» Qui renonçant à l'aïe paternelle ,
» Fuit la maison , ou bien qui pille icelle ,
» *Ipso facto* de tout dépossédé ,
» Comme un bâtard il est exhéredé.

L I S E.

Je ne connois le Droit ni la Coutume ,
Je n'ai point lû Cujas, mais je présume ,
Que ce sont tous des malhonnêtes gens ,
Vrais ennemis du cœur & du bon sens ;
Si dans leur Code ils ordonnent qu'un frere
Laisse périr son frere de misere ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits ,
Qui valent mieux que Cujas & vos Loix.

R O N D O N.

Ah ! laissez-là vos Loix & votre Code ,
 Et votre honneur , & faites à ma mode ,
 De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
 Il faut du bien.

L I S E.

Il faut de la vertu ;

Qu'il soit puni : mais au moins qu'on lui laisse
 Un peu de bien , reste de droit d'aînesse ;
 Je vous le dis , ma main ni mes faveurs ,
 Ne feront point le prix de ses malheurs ;
 Corrigez donc l'article que j'abhorre ,
 Dans ce Contrat , qui tous nous deshonore ;
 Si l'intérêt ainsi l'a pû dresser ,
 C'est un opprobre , il le faut effacer.

F I E R E N F A T.

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires.

R O N D O N.

Quoi ! tu voudrois corriger deux Notaires ?
 Faire changer un Contrat ?

L I S E.

Pourquoi non ?

R O N D O N.

Tu ne feras jamais bonne maison ,
 Tu perdras tout.

L I S E.

Je n'ai pas grand usage
 Jusqu'à présent du monde & du ménage ;

Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
 Perd des maisons autant qu'il en soutient;
 Si j'en fais une, au moins cet édifice
 Sera d'abord fondé sur la justice.

R O N D O N.

Elle est têtue, & pour la contenter,
 Allons, mon gendre, il faut s'exécuter;
 Ça, donne un peu.

F I E R E N F A T.

Oui, je donne à mon frere. . . .

Je donne... allons. . .

R O N D O N.

Ne lui donne donc guère.

S C E N E V I.

EUPHEMON, RONDON, LISE.

R O N D O N.

A H! le voici le bon-homme Euphemon;
 Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison;
 On n'attend plus rien que ta signature,
 Presse-moi donc cette tardive allure,
 Dégourdis-toi, prends un ton réjouï,
 Un air de nôce, un front épanoui;
 Car dans neuf mois je veux, ne te déplaise,
 Que deux enfans: je ne me sens pas d'aise;

Allons , ri donc , chassons tous les ennuis ;
Signons , signons.

EUPHEMON.

Non , Monsieur , je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'une autre !

FIERENFAT.

Quelle raison ?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre ?

Quoi ? tout le monde est-il devenu fou ?

Chacun dit *non* : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHEMON.

Ah ! ce seroit outrager la nature ,

Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la Dame Croupillac ,

Qui sourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHEMON.

Non , cette femme est folle , & dans sa tête ,

Elle veut rompre un himen que j'apprête ;

Mais ce n'est pas de ces cris impuissans

Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien , quoi donc ? ce béquillard du coche

Dérange tout , & notre affaire accroche ?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux himen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a t-il donc dit, Monsieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle

A t-il appris ?

EUPHEMON.

Une, hélas ! trop cruelle :

De vers Bordeaux cet homme a vû mon fils
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim. La honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisoient sa jeunesse ;
La maladie & l'excès du malheur,
De son printems avoient séché la fleur,
Et dans son sang la fièvre enracinée,
Précipitoit sa dernière journée,
Quand il le vit il étoit expirant,
Sans doute, hélas ! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il seroit mort !

RONDON.

N'en sois point effrayée ;

Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monsieur , la pâleur
De son visage efface la couleur.

R O N D O N.

Elle est , ma foi , sensible ; ah ! la friponne ;
Puisqu'il est mort , allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout , mon pere , voulez-vous ?

E U P H E M O N.

Ne craignez rien , vous ferez son époux ;
C'est mon bonheur ; mais il seroit atroce ,
Qu'un jour de deuil devînt un jour de nôce ;
Puis-je , mon fils , mêler à ce festin ,
Le contre-tems de mon juste chagrin ,
Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles ,
Laisser couler mes larmes paternelles ?
Donnez , mon fils , ce jour à nos soupirs ,
Et différez l'heure de vos plaisirs ;
Par une joie indiscrete , insensée ,
L'honnêteté seroit trop offensée.

L I S E.

Ah ! oui, Monsieur , j'approuve vos douleurs ;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs ,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! mais mon pere

R O N D O N.

Eh , vous n'êtes pas sage !

Quoi ! différer un himen projeté ,
 Pour un ingrat cent fois deshérité ,
 Maudit de vous , de sa famille entière ?

EUPHEMON.

Dans ces momens un pere est toujours pere ,
 Ses attentats & toutes ses erreurs
 Furent toujours le sujet de mes pleurs ,
 Et ce qui pese à mon ame attendrie ,
 C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la , donnons-nous aujourd'hui
 Des petit-fils qui valent mieux que lui ;
 Signons , dansons , mon Dieu , que de foiblesse !

EUPHEMON.

Mais. . . .

RONDON.

Mais morbleu , ce procédé me blesse ;
 De regretter même le plus grand bien ,
 C'est fort mal fait ; douleur n'est bonne à rien ;
 Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte ,
 C'est une énorme & ridicule faute ;
 Ce fils aîné , ce fils votre fleau ,
 Vous mit trois fois sur le bord du tombeau ;
 Pauvre cher homme ! allez sa frénésie
 Eut tôt ou tard abrégé votre vie ;
 Soyez tranquille , & suivez mes avis ,
 C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui , mais ce gain coûte plus qu'on ne pense ,
Je pleure , hélas ! sa mort & sa naissance.

RONDON à *Fierenfat*.

Va , suis ton pere , & sois expéditif ,
Prend ce Contrat , le mort saisit le vif ;
Il n'est plus tems qu'avec moi l'on barguigne ,
Prends-lui la main , qu'il paraphe & qu'il signe.

à *Lise*.

Et toi , ma fille , attendons à ce soir ,
Tout ira bien.

L I S E.

Je suis au desespoir.

Fin du deuxième Acte.



A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

E U P H E M O N fils, J A S M I N .

J A S M I N .



U I, mon ami, tu fus jadis mon maître ,
Je t'ai servi deux ans sans te connoître ;
Ainsi que moi réduit à l'Hôpital ,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal :
Non , tu n'es plus ce Monsieur d'Entre-
monde ,

Ce Chevalier si pimpant dans le monde ,
Fété, couru, de femmes entouré ,
Nonchalamment de plaisirs enivré ;
Tout est au diable ; éteins dans ta mémoire ,
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire ,
Sur du fumier l'orgueil est un abus ,
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable ;
Toujours Jasmin , j'en suis moins misérable ,

Né pour souffrir, je sçai souffrir gaïment ,
 Manquer de tout , voilà mon élément ;
 Ton vieux chapeau , tes guenillons de bure ,
 Dont tu rougis , c'étoit-là ma parure ;
 Tu dois avoir , ma foi , bien du chagrin ,
 De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misere entraîne d'infamie !
 Faut-il encor qu'un valet m'humilie !
 Quelle accablante & terrible leçon !
 Je sens encor , je sens qu'il a raison ;
 Il me console au moins en sa maniere ,
 Il m'accompagne , & son ame grossiere ,
 Sensible & tendre , ou sa rusticité
 N'a point pour moi perdu l'humanité ,
 Né mon égal (puisqu'enfin il est homme ,)
 Il me soutient sous le poids qui m'assomme ;
 Il suit gaïment mon sort infortuné ,
 Et mes amis m'ont tous abandonné.

J A S M I N.

Toi, des amis ! . . Hélas ! mon pauvre maître ,
 Apprens-moi donc de grace à les connaître ;
 Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les as vûs chez moi toujours admis ,
 M'importunant souvent de leurs visites ,
 A mes soupers délicats parasites ,
 Vantant mes goûts d'un esprit complaisant ,
 Et sur le tout empruntant mon argent ,

De leur bon cœur m'étourdissant la tête ,
Et me louant , moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !

Pauvre innocent ! tu ne les voyois pas
Te chançonner au sortir d'un repas ,
Siffler , berner ta benigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois ; car dans ma décadence ,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté ,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté ,
Ne me vint voir , nul ne m'offrit sa bourse ;
Puis au sortir , malade & sans ressource ,
Lorsqu'à l'un d'eux que j'avois tant aimé ,
J'allai m'offrir mourant , inanimé ,
Sous ces haillons dépouillés , délabrées ,
De l'indigence exécrationnelles livrées ,
Quand je lui vins demander un secours ,
D'où dépendoient mes misérables jours ,
Il détourna son œil confus & traître ;
Puis il feignit de ne me pas connaître ,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te secourir ?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah ! les amis , les amis , quels infâmes !

EUPHEMON fils.

Les hommes sont tous de fer ;

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHEMON fils.

J'en attendois , hélas ! plus de douceur ,
J'en ai cent fois essulé plus d'horreur ;
Celle sur-tout qui m'aimant sans mystère ,
Sembloit placer son orgueil à me plaire ,
Dans son logis meublé de mes présens ,
De mes bienfaits acheta des Amans ;
Et de mon vin régaloit leur cohue ,
Lorsque de faim j'expirois dans sa rue ;
Enfin , Jasmin , sans ce pauvre vieillard ,
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard ,
Qui m'avoit vû , dit-il , dans mon enfance ,
Une mort prompte eut fini ma souffrance :
Mais en quel lieu sommes-nous , cher Jasmin ?

JASMIN.

Près de Cognac , si je sçai mon chemin ;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier Maître ,
Monsieur Rondon , loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon , le pere de . . . Quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru ;
Je fus jadis Page dans sa cuisine ;
Mais dominé d'une humeur libertine ;

Je voyageai , je fus depuis Coureur ,
 Laquais , Commis , Fantassin , Déserteur ,
 Puis dans Bordeaux je te pris pour mon Maître.
 De moi Rondon se souviendra peut-être ,
 Et nous pourrions dans notre adversité...

EUPHEMON fils.

Et depuis quand , dis-moi , l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans : c'étoit un caractère ,
 Moitié plaisant , moitié triste & colere ;
 Au fond bon diable : il avoit un enfant ,
 Un vrai bijou , fille unique vraiment ,
 Oeil bleu , nez court , teint frais , bouche vermeille ,
 Et des raisons ! c'étoit une merveille ;
 Cela pouvoit bien avoir de mon tems ,
 A bien compter entre six à sept ans ,
 Et cette fleur avec l'âge embellie ,
 Est en état , ma foi , d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler ,

Ce que je dis , ne te peut consoler ;

Je vois toujours à travers ta visiere ,

Tomber des pleurs qui bordent ta paupiere.

EUPHEMON fils.

Quel coup du sort , ou quel ordre des Cieux ,

A pû guider ma misere en ces lieux ?

Hélas !

J A S M I N.

Ton œil contemple ces demeures ,
Tu restes-là tout pensif , & tu pleures.

E U P H E M O N fils.

J'en ai sujet.

J A S M I N.

Mais connois-tu Rondon ?

Serois-tu pas parent de la maison ?

E U P H E M O N fils.

Ah ! laisses-moi.

J A S M I N *en l'embrassant* :

Par charité , mon Maître ,
Mon cher ami , dis-moi qui tu peux être.

E U P H E M O N *en pleurant*.

Je suis . . . je suis un malheureux mortel ,
Je suis un fou , je suis un criminel ,
Qu'on doit haïr , que le Ciel doit poursuivre ,
Et qui devrait être mort.

J A S M I N.

Songe à vivre ;

Mourir de faim est par trop rigoureux ,
Tiens , nous avons quatre mains à nous deux ,
Servons-nous-en sans complainte importune ;
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leur bras , qui la bêche à la main ,
Le dos courbé retournent ce jardin ;
Enrollons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux , imites-les , travaille ,
Gagnes ta vie.

Hélas ! dans leurs travaux ,
 Ces vils humains moins hommes qu'animaux ,
 Goûtent des biens dont toujours mes caprices
 M'avoient privé dans mes fausses délices :
 Ils ont au moins sans trouble & sans remords
 La paix de l'ame & la santé du corps.

S C E N E I I.

Me CROUPILLAC , EUPHEMON fils , JASMIN.

Me CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici , serois-je aveugle ou borgne ?
 C'est lui , ma foi , plus j'avise & je lorgne
 Cet homme-là , plus je dis que c'est lui.

Elle le considère.

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui ,
 Ce Cavalier brillant dans Angoulême ,
 Jouant gros jeu , coufu d'or.... c'est lui-même.

Elle approche d'Euphemon.

Mais l'autre étoit riche , heureux , beau , bien fait ;
 Et celui-ci me semble pauvre & laid ;
 La maladie altère un beau visage ,
 La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin ,
 Nous poursuit-il de son regard malin ?

EUPHEMON

EUPHEMON.

Je la connois , hélas ! ou je me trompe ;
 Elle m'a vû dans l'éclat , dans la pompe ;
 Il est affreux d'être ainsi dépouillé
 Aux mêmes yeux , aufquels on a brillé ;
 Sortons.

M^e CROUPIILLAC *s'avançant vers Euphemon.*

Mon fils , quelle étrange aventure ,
 T'a donc réduit en si pietre posture ?

EUPHEMON.

Ma faute.

M^e CROUPIILLAC.

Hélas ! comment te voilà mis !

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis ,
 C'est pour avoir été volé , Madame.

M^e CROUPIILLAC.

Volé ? par qui , comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.

Nos voleurs font de très-honnêtes gens ;
 Gens du beau monde , aimables fainéans ,
 Buveurs , joueurs & conteurs agréables ,
 Des gens d'esprit , des femmes adorables.

M^e CROUPIILLAC.

J'entens , j'entens , vous avez tout mangé ;
 Mais vous serez cent fois plus affligé ,

D

Quand vous sçaurez les excessives pertes ,
Qu'en fait d'himen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHEMON.

Adieu, Madame.

Me CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu ? Non , tu sçauras

Mon accident , parbleu tu me plaindras.

EUPHEMON.

Soit ; je vous plains , adieu.

Me CROUPILLAC.

Non , je te jure ,

Tu sçauras toute mon aventure :

Un Fierenfat Robin de son metier ,

Vint avec moi connoissance lier

Dans Angoulême , au tems où vous battîtes

Quatre Huissiers , & la fuite vous prîtes ;

Ce Fierenfat habite en ce canton ,

Avec son pere , un Seigneur Euphemon.

EUPHEMON *revenant.*

Euphemon ?

Me CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON.

Ciel ! Madame , de grace ,

Cet Euphemon , cet honneur de sa race ,

Que ses vertus ont rendu si fameux ,

Seroit. . . .

Me CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON.

Quoi ? dans ces mêmes lieux ?

M^e CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON.

Puis-je au moins sçavoir... comme il se porte ?

M^e CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... Que diable vous importe ?

EUPHEMON.

Et que dit-on....

M^e CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON.

D'un fils aîné

Qu'il eut jadis.

M^e CROUPILLAC.

Ah ! c'est un fils mal né,

Un garnement, une tête légère,

Un fou fiefé, le fleau de son pere,

Depuis long-tems de débauches perdu,

Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHEMON.

En vérité... je suis confus dans l'ame,

De vous avoir interrompu, Madame.

M^e CROUPILLAC.

Poursuivons donc : Fierenfat son cadet,

Chez moi l'amour hautement me faisoit ;

Il me devoit avoir par mariage.

EUPHEMON.

Eh bien, a-t'il ce bonheur en partage ?

D ij

Est-il à vous ?

M^e CROUPILLAC.

Non, ce fat engraissé
De tout le lot de son frere insensé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore ;
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON.

Que dites-vous ? . . . Quoi, Madame, il l'épouse ?

M^e CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHEMON.

Ce jeune objet aimable. . . . dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait tout divin,
Se donneroit

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre ,
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout ;

à Madame Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partagé
Amèrement un si sensible outrage ;
Si j'étois cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne seroit pas pour lui,

M^e CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon sort ; un gueux est toujours tendre ,
Tu pa'oissois bien moins compatissant ,
Quand tu roulois sur l'or & sur l'argent ;
Ecoute : on peut s'entr'aider dans la vie.

J A S M I N.

Aidez-nous donc , Madame , je vous prie.

M^e CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON.

Moi vous servir ? hélas ! Madame , en quoi ?

M^e CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure ;
Un autre habit , quelque peu de parure
Te pourroient rendre encor assez joli ;
Ton esprit est insinuant , poli ,
Tu connois l'art d'empaumer une fille ;
Introduis-toi , mon cher , dans la famille ,
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ,
Vantes son bien , son esprit , son rabat ,
Sois en faveur , & lorsque je proteste
Contre son vol , toi , mon cher , fais le reste ;
Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHEMON *voyant son pere.*

Que vois-je , ô Ciel !

Il s'enfuit.

M^e CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint sans doute.

M^e CROUPILLAC.

Foltron ! demeure , arrête , écoute , écoute.

S C E N E I I I.

EUPHEMON pere , JASMIN.

EUPHEMON pere.

JE l'avouerai , cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevû ,
Porte à mon cœur je ne sçai quelle atteinte ,
Qui me remplit d'amertume & de crainte ;
Il a l'air noble , & même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge ,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors par un retour cruel
Persécuter ce cœur trop paternel ;
Mon fils est mort , ou vit dans la misère ,
Dans la débauche , & fait honte à son père ;
De tous côtés je suis bien malheureux ,
J'ai deux enfans , ils m'accablent tous deux ;

L'un par sa perte & par sa vie infâme
 Fait mon supplice & déchire mon ame ;
 L'autre en abuse , il sent trop que sur lui
 De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui ;
 Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

Appercevant Jasmin qui le salue.

Que veux-tu l'ami ?

J A S M I N.

Seigneur aimable !

Reconnoissez , digne & noble Euphemon ,
 Certain Jasmin élevé chez Rondon.

E U P H E M O N.

C'est toi ! le tems change un visage ,
 Et mon front chauve en sent le long outrage ;
 Quand tu partis , tu me vis encore frais ;
 Mais l'âge avance , & le terme est bien près ;
 Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

J A S M I N.

Oui , je suis las de tourmenter ma vie ,
 De vivre errant & damné comme un Juif ;
 Le bonheur semble un Etre fugitif ,
 Le Diable enfin , qui toujours me promene ,
 Me fit partir , le Diable me ramene.

E U P H E M O N.

Je t'aiderai : sois sage si tu peux ;
 Mais quel étoit cet autre malheureux
 Qui te parloit dans cette promenade ,
 Qui s'est enfui ?

J A S M I N.

Maïs. . . . c'est mon camarade ,
Un pauvre Here , affamé comme moi ,
Qui n'ayant rien , cherche aussi de l'emploi ,

E U P H E M O N.

On peut tous deux vous occuper peut-être ;
A-t-il des mœurs , est-il sage ?

J A S M I N.

Il doit l'être ,
Je lui connois d'assez bons sentimens ;
Il a de plus de fort jolis talens ,
Il sçait écrire , il sçait l'Arithmétique ,
Dessine un peu , sçait un peu de Musique ;
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

E U P H E M O N.

S'il est ainsi , son poste est tout trouvé ;
Jasmin , mon fils deviendra votre Maître ,
Il se marie , & dès ce soir peut-être ,
Avec son bien son train doit augmenter ;
Un de ces gens qui vient de le quitter
Vous laisse encor une place vacante ;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ,
Vous le verrez chez Rondon mon voisin ,
J'en parlerai ; j'y vais , adieu , Jasmin ,
En attendant , tiens , voici de quoi boire.

S C E N E I V.

J A S M I N *seul.*

A H ! l'honnête-homme : ô Ciel ! pourroit-on croire
Qu'il soit encor en ce siècle félon ,
Un cœur si droit , un mortel aussi bon ?
Cet air , ce port , cette ame bienfaisante ,
Du bon vieux tems est l'image parlante.

S C E N E V.

E U P H E M O N *fils revenant* , J A S M I N.J A S M I N *en l'embrassant.*

J E t'ai trouvé déjà condition ,
Et nous ferons Laquais chez Euphemon.

E U P H E M O N *fils.*

Ah !

J A S M I N.

S'il te plaît , quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise ?
Et ces sanglots coup sur coup redoublés ,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

E U P H E M O N *fils.*

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse ,
Je cède au trouble , au remords qui me presse.

J A S M I N.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

E U P H E M O N fils.

Elle m'a dit. . . je n'ai rien écouté.

J A S M I N.

Qu'avez-vous donc ?

E U P H E M O N fils.

Mon cœur ne peut se taire :

Cet Euphemon. . .

J A S M I N.

Eh bien ?

E U P H E M O N fils.

Ah ! . . . c'est mon pere.

J A S M I N.

Qui lui, Monsieur ?

E U P H E M O N fils.

Oui, je suis cet aîné,

Ce criminel & cet infortuné,

Qui désola sa famille éperdue ;

Ah ! que mon cœur palpitoit à sa vûe,

Qu'il lui portoit ses vœux humiliés,

Que j'étois prêt de tomber à ses pieds !

J A S M I N.

Qui ! vous, son fils ? Ah ! pardonnez de grace

Ma familiere & ridicule audace,

Pardon, Monsieur.

E U P H E M O N fils.

Va, mon cœur oppressé

Peut-il sçavoir si tu m'as offensé ?

J A S M I N.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire ,
D'un homme unique ; & s'il faut tout vous dire ,
D'Euphemon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

E U P H E M O N fils.

Et c'est aussi ce qui me desespere ;
Mais réponds-moi : que te disoit mon pere ?

J A S M I N.

Moi , je disois que nous étions tous deux
Prêts à servir , bien élevés , très gueux ;
Et lui, plaignant nos destins simpatiques ,
Nous recevoit tous deux pour domestiques ;
Il doit ce soir vous placer chez ce fils ,
Ce Président à Life tant promis ,
Ce Président votre fortuné frere ,
De qui Rondon doit être le beau-pere.

E U P H E M O N fils.

Eh bien ! il faut développer mon cœur ;
Vois tous mes maux , connois leur profondeur :
S'être attiré pour un tissu de crimes ,
D'un pere aimé les fureurs légitimes ,
Etre maudit , être deshérité ,
Sentir l'horreur de la mendicité ,
A mon cadet voir passer ma fortune ,
Etre exposé dans ma honte importune
A le servir quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon sort , je l'ai bien mérité ;

60 L'ENFANT PRODIGE,

Mais croirois-tu qu'au sein de la souffrance ,
Mort aux plaisirs , & mort à l'espérance ,
Haï du monde & méprisé de tous ,
N'attendant rien , j'ose être encor jaloux ?

J A S M I N.

Jaloux ! de qui ?

E U P H E M O N fils.

De mon frere , de Lise.

J A S M I N.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ? mais vraiment c'est un trait
Digne de vous , ce péché vous manquoit.

E U P H E M O N fils.

Tu ne sçais pas qu'au sortir de l'enfance ;
(Car chez Rondon te n'étois plus je pense)
Par nos parens l'un à l'autre promis ,
Nos cœurs étoient à leurs ordres soumis ,
Tout nous lioit , la conformité d'âge ,
Celle des goûts , les jeux , le voisinage .
Plantés exprès deux jeunes arbrisseaux ,
Croissent ainsi pour unir leur rameaux .
Le tems , l'amour qui hâtoit sa jeunesse ,
La fit plus belle , augmenta sa tendresse ;
Tout l'univers alors m'eut envié ;
Mais moi pour lors à des méchans lié ,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence ,
Ivre de tout dans mon extravagance ,

Je me faisois un lâche point d'honneur ,
De mépriser , d'insulter son ardeur ;
Le croirois-tu ? je l'accablai d'outrages ,
Quels tems hélas ! les violens orages
Des passions qui troubloient mon destin ,
A mes parens m'arracherent enfin ;
Tu sçais depuis quel fut mon fort funeste ,
J'ai tout perdu , mon amour seul me reste ,
Le Ciel , ce Ciel qui doit nous desunir ,
Me laisse un cœur , & c'est pour me punir.

J A S M I N.

S'il est ainsi , si dans votre misère
Vous la r'aimez , n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil étoit bon ,
De vous fourrer ; s'il se peut , chez Rondon ;
Le sort maudit épuisa votre bourse ,
L'amour pourroit vous servir de ressource.

E U P H E M O N fils.

Moi , l'oser voir ? moi m'offrir à ses yeux ,
Après mon crime , en cet état hideux ?
Il me faut fuir un pere , une maîtresse ,
J'ai de tous deux outragé la tendresse ,
Et je ne sçais , ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

S C E N E V I.

EUPHEMON fils, FIERENFAT,
JASMIN.

JASMIN.

V Oilà , je crois , ce Président si sage.

EUPHEMON fils.

Lui ? je n'avois jamais vû son visage ,
Quoi ! c'est donc lui , mon frere , mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité cela ne va pas mal ;
J'ai tant pressé , tant sermoné mon pere ,
Que malgré lui nous finissons l'affaire ;
En voyant Jasmin.

Où sont ces gens qui vouloient me servir ?

JASMIN.

C'est nous , Monsieur , nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sçait lire ?

JASMIN.

C'est lui , Monsieur.

FIERENFAT.

Il sçait sans doute écrire ?

J A S M I N.

Oh oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

F I E R E N F A T.

Mais il devrait savoir aussi parler ?

J A S M I N.

Il est timide , & fort de maladie.

F I E R E N F A T.

Il a pourtant la mine assez hardie ,

Il me paroît qu'il sent assez son bien :

Combien veux-tu gagner de gages ?

E U P H E M O N fils.

Rien,

J A S M I N.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

F I E R E N F A T.

A ce prix-là , viens, sois mon domestique ,

C'est un marché que je veux accepter ,

Viens , à ma femme il faut te présenter.

E U P H E M O N fils.

A votre femme ?

F I E R E N F A T.

Oui, oui , je me marie.

E U P H E M O N fils.

Quand ?

F I E R E N F A T.

Dès ce soir.

E U P H E M O N fils.

Ciel! . . . Monsieur , je vous prie ,

De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monsieur !

FIERENFAT.

Hem !

EUPHEMON fils.

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux , mon drôle !

EUPHEMON fils.

Que je voudrois lui couper la parole ,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur ,
Il voudroit bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh , je le crois , mon homme est téméraire ;
Ça : qu'on me suive , & qu'on soit diligent ,
Sobre , frugal , soigneux , adroit , prudent ,
Respectueux ; allons , la Fleur , la Brie ,
Venez faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie ,
C'est d'affubler sa face de Palais
A poing fermé de deux larges soufflets.

JASMIN.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé , mon Maître !

EUPHEMON. fils.

Ah ! soyons sages , il est bien tems de l'être ;

Le fruit au moins que je dois recueillir

De tant d'erreurs , est de sçavoir souffrir.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M^e CROUPILLAC, EUPHEMON fils,
JASMIN.

M^e CROUPILLAC.



'A Y, mon très-cher, par prévoyance
extrême,

Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême,
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?

As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?

Pourras-tu bien d'un air de prudence,

Dans la maison semer la zizanie?

As-tu flatté le bon-homme Euphemon?

Parles : as-tu vu la future?

EUPHEMON fils.

Hélas! non.

M^e CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

M^e CROUPILLAC.

Allons donc , je t'en prie ,
Attaques-la pour me plaire , & rends-moi
Ce traître ingrat , qui séduisit ma foi ;
Je vais pour toi procéder en justice ,
Et tu feras l'amour pour mon service ;
Reprens cet air imposant & vainqueur ,
Si sûr de soi , si puissant sur un cœur ,
Qui triomphoit sitôt de la sagesse ;
Pour être heureux , reprends ta hardiesse.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

M^e CROUPILLAC.

Eh quoi ! quel embarras !

EUPHEMON fils.

J'étois hardi lorsque je n'aimois pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être ,
Ce Fierenfat est , ma foi , notre maître ,
Pour ses valets il nous retient tous deux.

M^e CROUPILLAC.

C'est fort bien fait , vous êtes trop heureux ,
De sa Maîtresse être le Domestique ,
Est un bonheur , un destin presque unique ;
Profitez-en,

J A S M I N.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais,
De chez Rondon , me semble , elle est partie.

M^e C R O U P I L L A C.

Eh , fois donc vîte amoureux , je t'en prie ,
Voici le tems , ose un peu lui parler.
Quoi ! je te vois soupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher , ah de grace !

E U P H E M O N fils.

Si vous sçaviez , hélas ! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit & confus ,
Ce tremblement ne vous surprendroit plus.

J A S M I N.

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

E U P H E M O N fils.

C'est-elle , ô Dieux ! je meurs de jalousie ,
De desespoir , de remords & d'amour.

M^e C R O U P I L L A C.

Adieu , je vais te servir à mon tour.

E U P H E M O N fils.

Si vous pouvez , faites que l'on diffère
Ce triste himen.

M^e C R O U P I L L A C.

C'est ce que je vais faire.

E U P H E M O N fils.

Je tremble , hélas !

J A S M I N.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins :
Retirons-nous.

E U P H E M O N fils.

Oh ! je te suis , j'ignore
Ce que j'ai fait , ce qu'il faut faire encore ,
Je n'oserai jamais m'y présenter.

S C E N E II.

L I S E , M A R T H E , J A S M I N *dans l'enfoncement* , & E U P H E M O N *plus reculé*.

L I S E.

J'Ai beau me fuir , me chercher , m'éviter ,
Rentrer , sortir , goûter la solitude ,
Et de mon cœur faire en secret l'étude ,
Plus j'y regarde , hélas ! & plus je vois
Que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console ,
C'est Croupillac , c'est cette vieille folle ,
A mon himen mettant empêchement ;
Mais ce qui vient redoubler mon tourment ,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon pere ,
En sont plus vifs à presser ma misere ;
Ils ont gagné le bon-homme Euphemon.

E iiij

MARTHE.

En vérité ce vieillard est trop bon ,
Ce Fierenfat est par trop tyrannique ,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne , accablé du premier ,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout , malgré ce qu'on publie ,
Il n'est pas sûr que l'aîné soit sans vie.

LISE.

Hélas ! il faut ; quel funeste tourment ,
Le pleurer mort , ou le haïr vivant !

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle ,
Dans votre cœur mettoit quelque étincelle.

LISE.

Ah ! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé , c'est être mort :
Vous allez donc être enfin à son frere ?

LISE.

Ma chere enfant , ce mot me desesperé ;
Pour Fierenfat tu connois ma froideur ,
L'averfion s'est changée en horreur ;
C'est un breuvage affreux , plein d'amertume ,
Que dans l'excès du mal qui me consume ,

Je me résous de prendre malgré moi ,
Et que ma main rejette avec effroi.

J A S M I N *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret , ô gentille merveille !
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

M A R T H E *à Jasmin.*

Très-volontiers.

L I S E *à part.*

O fort ! pourquoi faut-il ,
Que de mes jours tu respectas le fil ,
Lorsqu'un ingrat , un Amant si coupable ,
Rendit ma vie , hélas ! si misérable ?

M A R T H E *revenant à Lise.*

C'est un des gens de votre Président ;
Il est à lui , dit-il , nouvellement ;
Il voudroit bien vous parler ?

L I S E.

Qu'il attende.

M A R T H E *à Jasmin.*

Mon cher ami , Madame vous commande
D'attendre un peu.

L I S E.

Quoi ? toujours m'excéder ,
Et même absent en tous lieux m'obséder ;
De mon himen que je suis déjà lasse !

J A S M I N *à Marthe.*

Ma belle enfant , obtiens-nous cette grace :

E üij

MARTHE *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure ,
 Il faut, dit-il , qu'il vous parle, ou qu'il meure ,

LISE.

Rentrons , te dis-je , & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON *filz s'appuyant sur Jasmin.*

EUPHEMON *filz.*

LA voix me manque , & je ne peux marcher ,
 Mes foibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHEMON *filz.*

Un froid mortel a passé dans mon cœur ;

à Lise.

Souffrirez-vous ? ...

LISE *sans le regarder.*

Que voulez-vous , Monsieur ?

EUPHEMON *filz se jettant à genoux.*

Ce que je veux ? La mort que je mérite,

Que vois-je , ô Ciel !

M A R T H E.

Quelle étrange visite !

C'est Euphemon ? Grand Dieu ! qu'il est changé ;

E U P H E M O N fils.

Oui je le suis , votre cœur est vangé ;

Oui , vous devez en tout me méconnaître ;

Je ne suis plus ce furieux , ce traître ,

Si détesté , si craint dans ce séjour ,

Qui fit rougir la Nature & l'Amour ;

Jeune , égaré , j'avois tous les caprices ,

De mes amis j'avois pris tous les vices ,

Et le plus grand qui ne peut s'effacer ,

Le plus affreux fut de vous offenser ;

J'ai reconnu , j'en jure , par vous-même ,

Par la vertu que j'ai fui , mais que j'aime ;

J'ai reconnu ma détestable erreur ,

Le vice étoit étranger dans mon cœur ,

Ce cœur n'a plus les taches criminelles ,

Dont il couvrit ses clartez naturelles ,

Mon feu pour vous , ce feu saint & sacré ,

Y reste seul , il a tout épuré ;

C'est cet amour , c'est lui qui me ramene ,

Non pour briser votre nouvelle chaîne ,

Non pour oser traverser vos destins ,

Un malheureux n'a pas de tels desseins :

Mais quand les maux où mon esprit succombe ,

Dans mes beaux jours avoient creusé ma tombe ;

A peine encor échappé du trépas ,
 Je suis venu ; l'amour guidoit mes pas ,
 Oui , je vous cherche à mon heure dernière ;
 Heureux cent fois en quittant la lumière ,
 Si destiné pour être votre époux ,
 Je meurs au moins sans être haï de vous !

L I S E.

Je suis à peine en mon sens revenue ;
 C'est vous ? ô Ciel ! vous qui cherchez ma vûe ,
 Dans quel état ? quel jour ! . . ah malheureux !
 Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHEMON fils.

Oui , je le sçais ; mes excès que j'abhorre .
 En vous voyant , semblent plus grands encore ;
 Ils sont affreux , & vous les connaissez ;
 J'en suis punis , mais point encore assez.

L I S E.

Est-il bien vrai ? malheureux que vous êtes !
 Qu'enfin domptant vos fougues indiscrettes ,
 Dans votre cœur en effet combattu ,
 Tant d'infortuné ait produit la vertu ?

EUPHEMON fils.

Qu'importe hélas ! que la vertu m'éclaire ;
 Ah ! j'ai trop tard apperçu sa lumière ,
 Trop vainement mon cœur en est épris ,
 De la vertu je perds en vous le prix.

L I S E.

Mais , répondez , Euphemon , puis-je croire ,
 Que vous ayez gagné cette victoire ?

Consultez-vous , ne trompez point mes vœux ,
Seriez-vous bien & sage & vertueux ?

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis ; car mon cœur vous adore.

L I S E.

Vous , Euphemon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime ! hélas , je n'ai vécu
Que par l'amour qui seul m'a soutenu ;
J'ai tout souffert , tout jusqu'à l'infamie ;
Ma main cent fois alloit trancher ma vie ,
Je respectai les maux qui m'accabloient ,
J'aimai mes jours , ils vous appartenoient ;
Oui, je vous dois mes sentimens , mon être ,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être ;
De ma raison je vous dois le retour ;
Si j'en conserve avec autant d'amour ,
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes ,
Ce front ferein , brillant de nouveaux charmes ;
Regardez-moi tout changé que je suis ,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis ,
De longs remords , une horrible tristesse ,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse ;
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi , c'est tout ce que je veux.

L I S E.

Si je vous vois constant & raisonnable ,
C'en est assez , je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Juste Ciel ! vous pleurez ?

L I S E à *Marthe*.

Ah ! soutiens-moi , mes sens sont égarés ;

Moi , je serois l'épouse de son frere ? . . .

N'avez-vous point vû déjà votre pere ?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit , il ne s'est point montré

A ce vieillard que j'ai deshonoré ;

Haï de lui , proscrit sans espérance ,

J'ose l'aimer , mais je fuis sa présence.

L I S E.

Eh , quel est donc votre projet enfin ?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin ,

Si votre sort vous attache à mon frere ,

Je vais chercher le trépas à la guerre ,

Changeant de nom aussi bien que d'état ,

Avec honneur je servirai Soldat ,

Peut-être un jour le bonheur de mes armes

Fera ma gloire , & m'obtiendra vos larmes ,

Par ce métier l'honneur n'est point blessé ,

Rosé & Fabert ont ainsi commencé.

L I S E.

Ce desespoir est d'une ame bien haute ,

Il est d'un cœur au dessus de sa faute ;

Ces sentimens me touchent encor plus ,

Que vos pleurs mêmes à mes pieds répandus :

Non , Euphemon , si de moi je dispose ,
Si je peux fuir l'himen qu'on me propose ,
De votre sort si je peux prendre soin ,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

L I S E.

Ils me touchoient ; votre remords m'enflame.

EUPHEMON fils.

Quoi ? vos beaux yeux si long-tems courroucés
Avec amour sur les miens sont baissés !
Vous rallumez ces feux si légitimes ,
Ces feux sacrés qu'avoient éteint mes crimes ;
Ah ! si mon frere au trésor attaché ,
Garde mon bien à mon pere arraché ,
S'il engloutit à jamais l'héritage ,
Dont la nature avoit fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité ,
Je vous suis cher , il est deshérité ;
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie.

M A R T H E.

Ma foi , c'est lui qu'ici le diable envoie.

L I S E.

Contraignez donc ces soupirs enflammés ,
Dissimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi ? si vous m'aimez.

L I S E.

Ah! redoutez mes parens, votre pere ,
 Nous ne pouvons cacher à votre frere ,
 Que vous avez embrassé mes genoux ;
 Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

M A R T H E.

Je ris déjà de sa grave colere.

S C E N E I V.

L I S E, EUPHEMON fils , M A R T H E ,
 J A S M I N, FIERENFAT *dans le fond ,*
pendant qu'Euphemon lui tourne le dos.

F I E R E N F A T.

O U quelque Diable a troublé ma visiere ,
 Ou si mon œil est toujours clair & net ,
 Je suis, j'ai vû... je le suis, j'ai mon fait ;

En avançant vers Euphemon.

Ah! c'est donc toi , traître , impudent , faussaire.

E U P H E M O N *en colere.*

Je !

J A S M I N *se mettant entr'eux.*

C'est , Monsieur , une importante affaire ,
 Qui se traitoit , & que vous dérangez ;
 Ce sont deux cœurs en peu de tems changés ;
 C'est du respect , de la reconnoissance ,
 De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! lui baiser la main ,
De la vertu ? scélérat !

EUPHEMON fils.

Ah ! Jasmin,

Que si j'osois. . . .

FIERENFAT.

Non , tout ceci m'affomme ,
Si c'eût été du moins un Gentilhomme !
Mais un valet , un gueux , contre lequel ,
En intentant un procès criminel ,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

L I S E à *Euphemon*.

Contraignez-vous si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah ! traître ,

Je te ferai pendre ici sur ma foi.

à *Marthe*.

Tu ris, coquine ?

M A R T H E.

Oui , Monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?

De quoi ris-tu ?

M A R T H E.

Mais , Monsieur , de la chose.

FIERENFAT.

Tu ne sçais pas à quoi ceci t'expose

Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi,
On fait par foi aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sçais à merveilles.

FIERENFAT à *Lise*.

Et vous semblez vous boucher les oreilles ;
Vous, infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconstance est précocé,
Un jour d'himen, une heure avant la nôce !
Voilà, ma foi, de votre probité.

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité,
Il ne faut pas sur la simple apparence,
Légèrement condamner l'innocence

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

EUPHEMON fils.

Oh ! c'en est trop.

LISE.

Quel couroux vous anime !

Eh, réprimez.

EUPHEMON

EUPHEMON fils.

Non , je ne peux souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Sçavez-vous bien que l'on perd son douaire ,
Son bien , sa dot , quand. . .

EUPHEMON *en colere , & mettant la main sur la
garde de son épée.*

Sçavez-vous vous taire ?

L I S E.

Eh, modérez :

EUPHEMON fils.

Monsieur le Président ,

Prenez un air un peu moins imposant ,
Moins fier , moins haut , moins Juge ; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre maîtresse aussi ,
Eh, pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits sont nuls, il faut avoir sçu plaire ,
Pour obtenir le droit d'être en colere ;
De tels appas n'étoient pas faits pour vous ,
Il vous sied mal d'oser être jaloux ;
Madame est bonne , & fait grace à mon zèle ;
Imitez-la , soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir : à moi , mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens.

LISE à *Euphemon* fils.

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître

Ce que l'on doit de respect à son maître ,

A mon état , à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez

Ce qu'à Madame ici vous en devez ,

Et quant à moi , quoi qu'il puisse en paroître ,

C'est vous, Monsieur , qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi . . moi ?

EUPHEMON fils.

Vous . . . vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé :

C'est quelque Amant en valet déguisé :

Qui donc es-tu , réponds-moi ?

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;

Ma destinée est incertaine encore ,

Mon sort , mon rang , mon état , mon bonheur ,

Mon être enfin , tout dépend de son cœur ,

De ses regards , de sa bonté propice.

FIERENFAT,

Il dépendra bientôt de la Justice ,

Je t'en réponds ; va , va , je cours hâter
Tous mes Records , & vite instrumenter ;
Allez , perfide , & craignez ma colere ,
J'amenerai vos parens , votre pere ;
Votre innocence en son jour paroîtra ,
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE , EUPHEMON fils , MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous ; de grace rentrons vite ,
De tout ceci je crains pour nous la fuite ,
Si votre pere apprenoit que c'est vous ,
Rien ne pourroit appaiser son courroux ;
Il penseroit qu'une fureur nouvelle ,
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle ;
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble & les divisions ;
Et l'on pourroit pour ce nouvel esclandre ,
Vous enfermer , hélas ! sans vous entendre ,

MARTHE,

Laissez-moi donc le soin de le cacher ;
Soyez-en sûr , on aura beau chercher.

LISE.

Allez , croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre pere ;

De la nature il faut que le retour
 Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour ;
 Cachez-vous bien. . .

à Martbe.

Gardez qu'il ne paroisse ;
 Eh, va donc vite.

S C E N E VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien ! ma Lise, qu'est-ce,
 Je te cherchois & ton époux aussi ?

LISE.

Il ne l'est pas, je le crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monsieur, la bienfiance

M'oblige encor d'éviter sa présence.

Elle sort.

RONDON.

Ce Président est donc bien dangereux !

Je voudrois être *incognito* près d'eux ;

Là . . . voir un peu quelle plaisante mine

Font deux Amans qu'à l'himen on destine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENS.

FIERENFAT.

A H les fripons ! ils sont fins & subtils ;
Où les trouver ? où sont-ils , où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur frédaine ?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine ,
Que t'as-t-on fait ? Qu'est-ce que tu poursuis ?
Que cherches-tu , qu'as-tu ?

FIERENFAT.

J'ai que je suis ;
Ah ! je le suis ; oui , je le suis , beau-pere !
Oui , je le suis.

RONDON.

Comment donc ? quel mystère !

FIERENFAT.

Votre fille , ah ! je suis , je suis à bout.

RONDON.

Si je croyois. . .

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends , moins je comprends mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

R O N D O N.

S'il étoit vrai, devant tous mes voisins,
J'étrangleroïs ma Life de mes mains.

F I E R E N F A T.

Etranglez donc, car la chose est prouvée.

R O N D O N.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baissé;
Elle avoit l'air timide, embarrassé;
Mon gendre allons, surprenons la pendarde,
Voyons le cas; car l'honneur me poignarde;
Tu-dieu, l'honneur! Oh voyez-vous? Rondon
En fait d'honneur n'entend jamais raison;

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.



H! je me sauve à peine entre tes bras ;
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure ,
D'un tel soupçon souffre un moment l'in-
jure !

Cher Euphemon , cher & funeste Amant ,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie ,
Et ton retour m'expose à l'infamie.

à Marthe.

Prends garde au moins , car on cherche partout,

MARTHE.

J'ai mis , j e crois, tous mes chercheurs à bout ;

Nous braverons le Greffe & l'écritoire ;
 Certains recoins chez moi dans mon armoire ,
 Pour mon usage en secret pratiqués ,
 Par ces Furets ne sont point remarqués ;
 Là, votre Amant se tapit , se dérobe
 Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
 Je les ai tous fait courir comme il faut ,
 Et de ces chiens la meute est en défaut.

S C È N E I I.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien. Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire ;

J'ai soutenu mon interrogatoire ,
 Tel qu'un fripon blanchi dans le métier ;
 J'ai répondu sans jamais m'effraïer :
 L'un vous traînoit sa voix de pédagogue ,
 L'autre brailloit d'un ton cas , d'un air rogue ,
 Tandis qu'un autre avec un ton fluté ,
 Disoit : mon fils , sçachons la vérité ;
 Moi toujours ferme & toujours laconique ,
 Je rembarrois la troupe scolastique.

LISE.

On ne sçait rien ?

J A S M I N.

Non rien , mais dès demain

On sçaura tout ; car tout se sçait enfin.

L I S E.

Ah ! que du moins Fierenfat en colere ,
N'ait pàs le tems de prévenir son pere ;
J'en tremble encor , & tout accroit ma peur .
Je crains pour lui , je crains pour mon honneur ;
Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
Il m'aidera.

M A R T H E.

Moi , je suis dans des trances ,
Que tout ceci ne soit cruel pour vous ;
Car nous avons deux peres contre nous ;
Un Président , les bégueules , les prudes ;
Si vous sçaviez quels airs hautains & rudes ,
Quel ton severe & quel sourcil froncé
De leur vertu le faste rehaussé ,
Prend contre vous , avec quelle insolence
Leur acreté poursuit votre innocence ;
Leur cris , leur zele & leur sainte fureur
Vous feroient rire , ou vous feroient horreur.

J A S M I N.

J'ai voyagé , j'ai vû du tintamare ,
Je n'ai jamais vû semblable bagare ,
Tout le logis est sans dessus dessous ;
Ah ! que les gens sont fots , méchans & fous :

On vous accuse, on augmente, on murmure,
 En cent façons on conte l'avanture ;
 Les violons sont déjà renvoyés,
 Tout interdits, sans boire, & point payés ;
 Pour le festin fix tables bien dressées,
 Dans ce tumulte ont été renversées ;
 Le peuple accourt, le Laquais boit & rit,
 Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

L I S E.

Et d'Euphemon le pere respectable,
 Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

M A R T H E.

Madame on voit sur son front éperdu
 Cette douleur qui sied à la vertu ;
 Il leve au Ciel les yeux, & ne peut croire
 Que vous ayez d'une tache si noire
 Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
 Par des raisons il combat vos parens ;
 Enfin surpris des preuves qu'on lui donne,
 Il en gémit, & dit que sur personne,
 Il ne faudra s'assurer désormais,
 Si cette tache a flétri vos attraits.

L I S E.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

M A R T H E.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce ;
 Fuyons, Madame !

L I S E.

Ah ! gardons-nous-en bien ,
 Mon cœur est pur , il ne doit craindre rien.

J A S M I N.

Moi je crains donc ?

S C E N E I I I.

L I S E , M A R T H E , R O N D O N .

R O N D O N .

M Atoise , mijaurée ,
 Fille pressée , ame dénaturée !
 Ah ! Life , Life : allons , je veux sçavoir
 Tous les entours de ce procédé noir :
 Ça , depuis quand connois-tu le Corsaire ?
 Son nom , son rang , comment t'a-t-il pû plaire ?
 De ses méfaits je veux sçavoir le fil ;
 D'où nous vient-il ? en quel endroit est-il ?
 Réponds , reponds ; tu ris de ma colere ,
 Tu ne meurs pas de honte ? .

L I S E.

Non , mon pere.

R O N D O N .

Encor des *non* ? toujours ce chien de ton ,
 Et toujours *non* , quand on parle à Rondon ?

92 L'ENFANT PRODIGE.

La négative est pour moi trop suspecte ,
Quand on a tort , il faut qu'on me respecte ,
Que l'on me craigne , & qu'on sçache obéir.

L I S E.

Oui , je suis prête à vous tout découvrir.

R O N D O N.

Ah ! c'est parler cela. Quand je menace ,
On est petit.

L I S E.

Je ne veux qu'une grace ;
C'est qu'Euphemon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

R O N D O N.

Euphemon ? bon ! eh , que pourra-t-il faire ?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

L I S E.

Mon pere !

J'ai des secrets qu'il faut lui confier ,
Pour votre honneur , daignez me l'envoyer ,
Daignez . . . c'est tout ce que je puis vous dire.

R O N D O N.

A sa demande encor faut-il souscrire ,
A ce bon-homme elle veut s'expliquer ,
On peut fort bien souffrir sans rien risquer ,
Qu'en confidence elle lui parle seule ;
Puis sur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphemon ! pourrois-je te toucher ;
Mon cœur de moi semble se détacher ,
J'attends ici mon trépas ou ma vie ;

à Marthe.

Ecoute un peu.

Elle lui parle à l'oreille.

MARTHE.

Vous ferez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON pere , LISE.

LISE.

UN siége... hélas !... Monsieur asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *l'empêchant de se mettre à genoux.*
Vous m'outragez.

LISE.

Non , mon cœur vous revere ,
Je vous regarde à jamais comme un pere.

EUPHEMON.

Qui, vous ? ma fille.

L I S E.

Oui, j'ose me flatter ;

Que c'est un nom que j'ai sçu mériter.

EUPHEMON.

Après l'éclat & la triste aventure,

Qui de nos nœuds a causé la rupture.

L I S E.

Soyez mon Juge, & lisez dans mon cœur,

Mon Juge enfin sera mon protecteur ;

Ecoutez-moi, vous allez reconnaître

Mes sentimens & les vôtres peut-être.

Elle prend un siège à côté de lui,

Si votre cœur avoit été lié

Par la plus tendre & plus pure amitié,

A quelque objet de qui l'aimable enfance,

Donna d'abord la plus belle espérance,

Et qui brilla dans son heureux printems,

Croissant en grace, en mérite, en talens,

Si quelque tems sa jeunesse abusée,

Des vains plaisirs suivant la pente aisée,

Au feu de l'âge avoit sacrifié

Tous ses devoirs & même l'amitié.

EUPHEMON.

Eh bien ?

L I S E.

Monsieur, si cette expérience

Eut reconnu la triste jouissance

De ces faux biens , objets de ses transports ,
Nés de l'erreur & suivis des remords ,
Honteux enfin de sa folle conduite ,
Si sa raison par le malheur instruite ,
De ses vertus rallumant le flambeau ,
Le ramenoit avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt honnête homme & fidele ,
Il eut repris sa forme naturelle ,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

E U P H E M O N.

De ce portrait que voulez-vous conclure ,
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vû ,
Est un jeune homme en ces lieux inconnu ,
Et cette veuve , ici dit-elle même ,
Qu'elle l'a vû six mois dans Angoulême ;
Un autre dit que c'est un effronté ,
D'amours obscurs follement entêté ,
Et j'avouerais que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

L I S E.

Hélas ! Monsieur , quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est , vous serez plus surpris ;
De grace un mot , votre ame est noble & belle ,
La cruauté n'est pas faite pour elle ;
N'est-il pas vrai , qu'Euphemon votre fils ,
Fut long-tems cher à vos yeux attendris ?

EUPHEMON.

Oui , je l'avoue , & ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances ;
J'ai plaint sa mort , j'avois plaint ses malheurs ;
Mais la nature au milieu de mes pleurs
Auroit laissé ma raison saine & pure ,
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir ,
Sentir toujours le malheur de haïr ,
Et repousser encor avec outrage ,
Ce fils changé , devenu votre image ,
Qui de ses pleurs arroseroit vos pieds ,
Le pourriez-vous ?

EUPHEMON.

Hélas ! vous oubliez ,
Qu'il ne faut point par de nouveaux supplices ,
De ma blessure ouvrir les cicatrices ;
Mon fils est mort , ou mon fils loin d'ici ,
Est sans retour dans le crime endurci ,
De la vertu s'il eut repris la trace ,
Viendrait-il pas me demander sa grace ?

LISE.

La demander ! Sans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON.

Que dites-vous ?

LISE

L I S E.

Oui , si la mort trop prompte ,
N'a pas fini sa douleur & sa honte ,
Peut-être ici vous le verrez mourrir
A vos genoux d'excès de repentir.

E U P H E M O N.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême ;
Mon fils vivroit ?

L I S E.

S'il arrive , il vous aime.

E U P H E M O N.

Ah ! s'il m'aimoit : mais quelle vaine erreur ?
Comment ? de qui l'apprendre ?

L I S E.

De son cœur ;

E U P H E M O N.

Mais, sçauriez-vous....

L I S E.

Surtout ce qui le touche ;
La verité vous parle par ma bouche.

E U P H E M O N.

C'est trop , c'est trop me tenir en suspens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans ;
J'espere encor , & je suis plein d'allarmes ;
J'aimai mon fils , jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivoit , s'il étoit vertueux !
Expliquez-vous , parlez-moi ;

L I S E.

Je le veux;

Eh bien , sçachez. . .

S C E N E VI.

Acteurs précédens , FIERENFAT , RONDON.

M^e CROUPILLAC , EUPHEMON fils

l'épée à la main , EXEMPTS.

F I E R E N F A T.

V ite qu'on l'environne.

Point de quartier , saisissez sa personne.

R O N D O N *aux Exempts.*

Montrez un cœur au dessus du commun,

Soyez hardis , vous êtes fix contre un.

L I S E.

Ah malheureux ! arrêtez.

M A R T H E.

Comment faire ?

E U P H E M O N fils.

Lâches , fuyez . . . où suis-je ? c'est mon pere.

Il jette son épée.

E U P H E M O N pere.

Que vois-je , hélas !

EUPHEMON fils *aux pieds de son pere.*

Un trop malheureux fils

Qu'on poursuivoit , & qui vous est soumis.

L I S E.

Oui , le voilà cet inconnu que j'aime.

R O N D O N.

Ma foi , c'est lui.

F I E R E N F A T.

Mon ~~frere~~ ?

M^e C R O U P I L L A C.

O Ciel !

M A R T H E.

Lui-même,

EUPHEMON fils.

Connaissez-moi , décidez de mon sort ,
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHEMON pere.

Ah ! quit'amene en cette conjoncture ?

EUPHEMON fils.

Le repentir , l'amour & la nature.

L I S E *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans ;

Oui , nous avons les mêmes sentimens ,

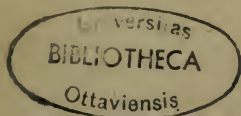
Le même cœur

EUPHEMON fils *en montrant Life.*

Hélas ! son indulgence ,

De mes fureurs a pardonné l'offense ;

G ij



Suivez , suivez pour cet infortuné
 L'exemple heureux que l'amour a donné ;
 Je n'espérois dans ma douleur mortelle
 Que d'expirer aimé de vous & d'elle ,
 Et si je vis , ah ! c'est pour mériter
 Ces sentimens dont j'ose me flatter ;
 D'un malheureux vous détournez la vûe ,
 De quels transports votre ame est-elle emûe ?
 Est-ce la haine ? Et ce fils condamné....

EUPHEMON pere *se levant & l'embrassant.*
 C'est la tendresse , & tout est pardonné ;
 Si la vertu regne enfin dans ton ame ,
 Je suis ton pere.

L I S E.

Et j'ose être sa femme.

à Rondon.

Unis tous trois permettez qu'à vos pieds ;
 Nos premiers nœuds soient enfin renoués.

à Euphemon.

Non , ce n'est pas votre bien qu'il demande ;
 D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande ,]
 Il ne veut rien , & s'il est vertueux ,
 Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

R O N D O N.

Quel changement ! quoi , c'est donc-là mon drôle ?

F I E R E N F A T.

Oh , oh ! je joue un fort singulier rôle ;

Tu-dieu , quel frere !

EUPHEMON pere.

Oui , je l'avois perdu ;

Le repentir , le Ciel me l'a rendu.

M^e CROUPILLAC.

C'est Euphemon ? tant mieux.

FIERENFAT.

La vilaine ame !

Il ne revient que pour m'ôter ma femme.

EUPHEMON fils à *Fierenfat*.

Il faut enfin que vous me connaissiez ,

C'est vous , Monsieur , qui me la ravissiez ;

Dans d'autre tems j'avois eu sa tendresse ;

L'emportement d'une folle jeunesse

M'ôta ce bien dont on doit être épris ,

Et dont j'avois trop mal connu le prix ;

J'ai retrouvé dans ce jour salutaire ,

Ma probité , ma maîtresse , mon pere ,

M'envieriez-vous l'inopiné retour

Des droits du sang & des droits de l'amour ?

Gardez mes biens , je vous les abandonne ;

Vous les aimez . . . moi j'aime sa personne ;

Chacun de nous aura son vrai bonheur ,

Vous dans mes biens , moi , Monsieur , dans son cœur.

EUPHEMON pere.

Non , sa bonté si desinteressée ,

Ne fera pas si mal récompensée ;

102 L'ENFANT PRODIGE;

Non, Euphemon, ton pere ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot à ses appas.

R O N D O N.

Oh! bon cela.

M^c C R O U P I L L A C.

Je suis émerveillée,

Toute ébaudie & toute consolée;

Ce Gentil-homme est venu tout exprès,

En vérité pour venger mes attraits.

à Euphemon fils.

Vîte épousez, le Ciel vous favorise;

Car tout exprès pour vous il a fait Lise,

Et je pourrois par ce bel accident,

Si l'on vouloit, ravoir mon Président.

L I S E *à Rondon.*

De tout mon cœur; & vous souffrez, mon pere,

Souffrez qu'une ame & fidelle & sincere,

Qui ne pouvoit se donner qu'une fois,

Soit ramenée à ses premieres loix.

R O N D O N.

Si sa cervelle est enfin moins volage;

L I S E.

Oh! j'en réponds.

R O N D O N.

S'il t'aime, s'il est sage;

L I S E.

N'en doutez pas.

R O N D O N.

Si surtout Euphemon ,
D'un ample dot lui fait un large don ,
J'en suis d'accord.

F I E R E N F A T.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup sans doute , en trouvant un mien frere ;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de nôce , une femme & du bien.

M^e C R O U P I L L A C.

Eh , si vilain , quel cœur forçade & chiche !
Faut-il toujours courtoiser la plus riche ?
N'ai-je donc pas en contrats , en châteaux ,
Assez pour vivre , & plus que tu ne vaux ?
Ne suis-je pas en datte la premiere ?
N'as-tu pas fait dans l'ardeur de me plaire ;
De longs sermens tous couchés par écrit ,
Des madrigaux , des chansons sans esprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses ,
Nous plaiderons , je montrerai les pieces ;
Le Parlement doit en semblable cas
Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

R O N D O N.

Ma foi , l'ami , crains sa juste colere ,
Epouse-la , crois-moi , pour t'en défaire.

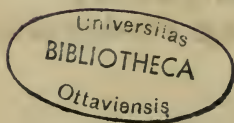
E U P H E M O N pere à *Croupillac*.

Je suis confus du vif empressement ,
Dont vous flattez mon fils le Président ,

104 L'ENFANT PRODIGE, COMEDIE.

Votre procès lui devroit plaire encore ,
C'est un dépit dont la cause l'honore ;
Mais permettez que mes soins réunis ,
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils ;
Vous , mes enfans , dans ces momens prosperes ,
Soyez unis , embrassez-vous en freres ;
Vous , mon ami , rendons graces aux Cieux ;
Dont les bontez ont tout fait pour le mieux ;
Non , il ne faut , & mon cœur le confesse ,
Desespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième & dernier Acte.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--	--

